

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES ILLUSTRÉ.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement : six Mois, \$1.00 ; un An, \$2.00.
Bureaux à Montréal : 10, Rue St. Vincent.

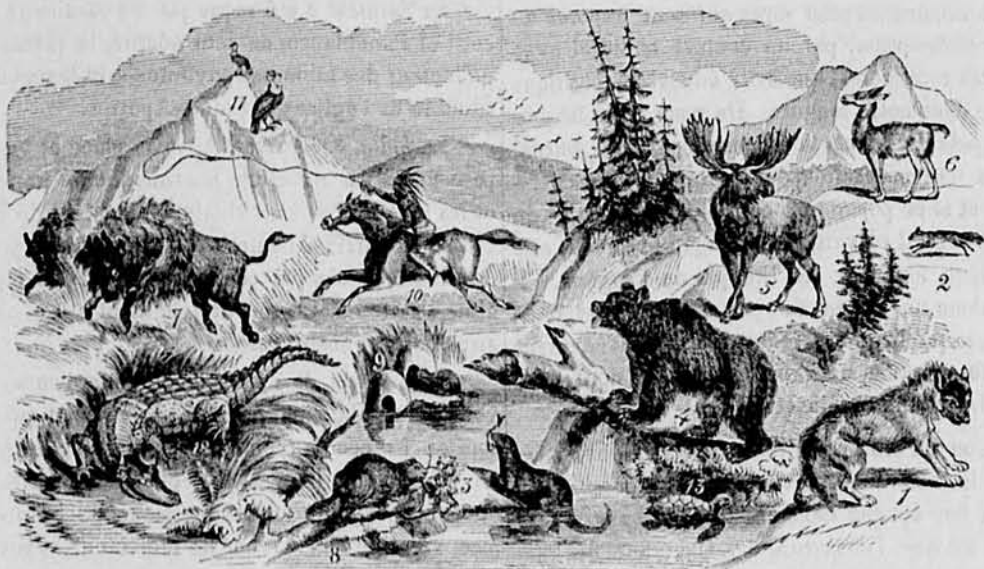
SOMMAIRE.—Les principaux animaux de l'Amérique.—Chronique : mort et notice du R. P. Tellier, supérieur des Jésuites d'Amérique.—St. Pierre de Rome.—Les grands Papes, par M. P. J. R.—Québec.—Le chemin du bonheur, (suite).—Les suites d'une adoption.

5, le Cerf ; 6, le Lama, sorte de petit chameau ; 7, le Bison ; 8, 9, le Castor ; 10, le Cheval sauvage ; 11, le Condor, ou le roi des Vautours ; 12, l'Alligateur, ou le Crocodile.

Les principaux Animaux de l'Amérique.

1, le Loup ; 2, le Renard ; 3, la Loutre ; 4, l'Ours ;

La plupart de ces animaux sont connus de nos lecteurs.



Chronique.

SOMMAIRE. — Température. — Nouveau journal français à Ottawa.—Rumeur de l'ouverture des chambres à Ottawa par le Duc de Cambridge.—Nominations officielles.—Nouvelles de Rome.—Bref de N. S. Père le Pape à Madame de Lamoricière.—Détails biographiques sur Léopold 1er, roi des Belges.

La chronique locale n'a qu'un devoir de routine à remplir pour aujourd'hui. La dernière quinzaine ne s'est distinguée des autres quinzaines que par la gaieté ordinaire des premiers jours de l'an, un froid excessif de quatre jours consécutifs, la consolidation du pont de glace sur le St. Laurent, et l'ouverture des routes d'hiver dans toutes les directions. Il y a longtemps, dit-on, que la période des gros froids n'était pas venue si tôt. Peut-être aussi n'est-ce qu'un avant-coureur, le précurseur d'un

froid plus excessif encore. En tout cas, notons les degrés : le 5 janvier à 6 heures du matin, le thermomètre indiquait 21° 2 au-dessous du zéro ; le 6 à la même heure, 22° 9 ; le 7, 26° 4 ; et le 8, 21° 3.

— Il nous fait plaisir de signaler l'apparition d'un journal semi-quotidien, en langue française, dans la cité d'Ottawa. Son nom est *Le Canada*, son rédacteur M. Elzéar Gérin, et ses propriétaires MM. Duvernay, Frères. C'est un grand journal qui paraît réunir toutes les conditions nécessaires pour en assurer le succès. Il n'est que juste que la langue française aille établir son droit de cité dans la nouvelle capitale, et qu'elle l'établisse avec toute la dignité du talent qu'on aperçoit de suite dans la rédaction du *Canada*. S'il est vrai que les

Canadiens-français ont cette grande puissance d'expansion remarquée par M. Rameau dans son excellent livre sur les *Canadiens* et *Acadiens* ; cette expansion doit se manifester de différentes manières ; elle doit surtout se manifester par sa langue et sa religion ; et la langue d'un peuple, c'est la presse, et le défenseur de sa religion, c'est aussi la presse.

Si, en se mêlant aux autres populations, les Canadiens perdaient leur caractère distinctif, leurs coutumes, leurs mœurs, leur religion et leur langue, au lieu d'être absorbants ils seraient absorbés. Mais heureusement tout prouve qu'ils conservent ce dépôt sacré où qu'ils soient. Ils se multiplient prodigieusement, et l'augmentation du nombre de nos compatriotes dans le Canada central leur donne droit à un rôle plus marquant dans les affaires, et ce rôle ils ne pourraient le remplir avantageusement sans organe dans la presse. L'éducation politique d'un peuple se fait aujourd'hui par la presse, et il est surtout important, pour ceux qui sont exposés au danger d'absorption, par un contact habituel avec des races étrangères, que cette éducation politique se fasse dans notre langue. Du reste, avec le progrès rapide de l'éducation dans ce pays, un journal devient une nécessité pour presque toutes les familles, et si la population canadienne-française du Canada central n'avait pas un organe français, elle serait bien forcée de ne lire que de l'anglais. Il fallait donc un journal français à Ottawa, et, dans ce sens, la publication du *Canada* est un événement digne de mention, un progrès national dont nous avons droit de nous féliciter.

— Si on en croit une rumeur, Ottawa deviendra bientôt le théâtre d'un événement ou démonstration qui fera époque dans l'histoire du pays. Cette rumeur dit que l'ouverture des Chambres du Parlement n'aura lieu que dans le mois de mai prochain, et que Sa Majesté y sera représentée, pour la circonstance, par son cousin le duc de Cambridge, qui nous viendrait avec le titre de Vice-Roi, pour donner plus d'éclat à cette inauguration des nouvelles bâtisses.

— La dernière gazette officielle nous fait connaître que le remplaçant de feu M. le Protonotaire Coffin est M. René Auguste Richard Hubert, avocat, avec préséance sur ses collègues, MM. Louis Joseph Amédée Papineau et John S. Honey.

M. Edward Carter, qui a donné sa démission comme Greffier de la Paix pour le district de Montréal, a été remplacé par M. William Ermatinger, M. Louis Antoine Dessaulles restant son collègue avec préséance.

— On annonce que Juarez, chef du mouvement

républicain au Mexique, a été forcé de se réfugier dans le Texas ; mais les dépêches américaines tentent de faire croire qu'il y est allé dans le but de recruter là et d'organiser des soldats parmi les fédéraux et les confédérés pour servir dans son armée.

On écrit de Rome, 13 décembre 1865 :

“ Le Souverain-Pontife est allé, comme les années précédentes, assister à la clôture de la neuvième, en l'honneur de la très-sainte Vierge, qui se célèbre avec beaucoup de pompe, à l'église des Douze Apôtres, à l'occasion de la fête de l'Immaculée-Conception. Le temps était superbe. Le Pape s'est rendu à la cérémonie accompagné de ses gardes et suivi des prélats de sa cour. Des détachements de troupes françaises et pontificales, échelonnées sur la vaste place qui s'étend devant l'église, lui ont rendu les honneurs militaires.

“ Sa Sainteté a été reçue par les cardinaux Clacetti et Panebianco, en leur qualité, le premier de protecteur des mineurs conventuels, et le second de titulaire de l'église des Saints-Apôtres.

“ La foule, encombrant la vaste place et les rues parcourues par le cortège pontifical, était immense, et les plus chaleureux vivats ont accueilli le Saint Père à son arrivée comme à son départ. Le peuple de Rome, à chaque occasion qui lui est offerte, aime à faire éclater son attachement et son amour envers son auguste Pontife.

“ Vous savez déjà sans doute une bonne nouvelle qu'a publiée le *Journal de Rome* et qui causera en France la même satisfaction qu'elle a causé ici. La bienveillance du Souverain-Pontife, qui croît tous les jours envers messieurs de Saint-Sulpice, vient de leur donner un protecteur, et par une délicate attention, Sa Sainteté a bien voulu choisir un cardinal français. Par billet de la Secrétairerie d'Etat, en date du 7 décembre, Son Eminence le cardinal Villecourt a été nommé protecteur de la Congrégation de Saint-Sulpice.”

BREF DU SOUVERAIN-PONTIFE PIE IX, A MADAME DE LAMORICIERE.

“ Très-chère fille en Jésus-Christ,

“ A peine la triste nouvelle de la mort de l'illustre général de Lamoricière, votre digne époux, m'est-elle arrivée, que, après avoir levé les yeux vers le ciel afin de demander la paix pour le défunt, ma pensée s'est dirigée vers vous et vers vos très-chères et pieuses filles, en partageant avec vous et avec elles la douleur d'une si grande perte. Je me rappelai les sacrifices qu'un si grand homme fit pour la cause de la religion et de ce

Siège, et je sentis accroître les sentiments d'affection et de reconnaissance envers le capitaine catholique et le fils rempli d'affection pour sa mère la sainte Eglise. Quoique la reconnaissance reste fixée dans mon cœur, ma douleur cependant diminue à mesure que je réfléchis à la mort véritablement chrétienne qu'il fit et aux sentiments qui la précédèrent. Consolez-vous donc en Dieu, et soyez certaine que vous recevrez de lui la consolation nécessaire. Le bon curé m'a apporté votre lettre à laquelle j'ai l'intention de répondre par la présente.

"Comme gage de ma paternelle affection, recevez la bénédiction apostolique, que je vous accorde de tout cœur à vous et à vos filles.

"Du Vatican, le 3 octobre 1865.

"PIE IX PAPE."

Nous lisons dans la *correspondance de Rome* :

"Les manifestations en l'honneur du général de Lamoricière ne sont pas seulement un hommage à la mémoire de ce grand homme, elles disent surtout la foi et le dévouement de la France catholique au Saint-Siège. Ces manifestations, d'ailleurs, ne se bornent pas à des services religieux, à des oraisons funèbres, à des souscriptions pour un monument; elles se traduisent encore par des enrôlements au service du Saint-Père. Et c'est là le côté le plus glorieux de ce mouvement sublime de l'enthousiasme français. En allant grossir les rangs de l'armée pontificale, les zouaves de 1860 et les nouveaux enrôlés continuent l'œuvre de ce héros qui, par une prédestination singulière, avait reçu à son baptême les noms de Léon et de Christophe, noms dont il s'est montré si digne. Fort et résigné! Un lion portant le crucifix! quel noble blason et qu'il s'allie bien à celui du général, surtout à sa devise: *Spes mea Deus*! quel symbole pour des soldats chrétiens et quel cri de guerre: *Spes mea Deus! Dieu est mon espérance*!

Eleçons l'étendard de la croix, soyons des lions dans le combat et mettons notre espoir en Dieu. Vive Pie IX! Vive le Pape-Roi! Dieu le veut! Ce sont de nouvelles croisades. Quelle belle occasion pour nos jeunes miliciens du Canada!

La souscription pour l'érection d'un monument au général de La Moricière dépasse déjà plus de 100,000 francs. On en parlera, ajoute ce journal, comme de la plus nationale des manifestations. Et en effet, pourquoi la France élève-t-elle un monument à La Moricière! Pour rendre hommage à sa glorieuse armée, pour affirmer son patriotisme et sa foi, pour montrer qu'elle est et sera toujours un grand peuple; car il n'y a que les grands peuples pour savoir ainsi récompenser les grands hommes."

Un journal français a reçu communication d'une lettre écrite par M. l'abbé Monin, missionnaire du diocèse de Belley, qui a prêché la station de l'Avant à Rome, et dans laquelle il rend compte de son entrevue avec Pie IX. Nous en extrayons les passages suivants:

"J'ai donc eu aujourd'hui mon audience. A cinq heures, au moment où le Saint-Père revenait de la promenade, du côté de la basilique de Saint-Clément, où j'ai su qu'il avait été vivement acclamé, je montais, sur ses pas, le grand escalier du Vatican, et, une demi-heure après, j'étais introduit.

"Il m'a demandé des nouvelles de mon diocèse, de mon digne évêque. Il m'a parlé longuement du curé d'Ars, du procès de béatification et de l'espoir qu'il avait de le voir prochainement aboutir. Il m'a dit la joie que lui avait causée le retour de l'unité liturgique, puis il est venu aux douleurs présentes de l'Eglise. "Je suis tranquille, m'a-t-il dit, et nous devons l'être tous. Je suis tranquille, parce que j'ai des promesses qui m'ont été faites dans la personne de saint Pierre et que le Seigneur est fidèle dans ses promesses. Je ne veux pas que le maître puisse me dire: *Modica fidei, quare dubitasti?* Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté?" Je ne doute pas du triomphe; il peut tarder, mais il est certain. Tous les bons esprits le comprennent, même dans les communions dissidentes; ils comprennent que l'Eglise a le dépôt des vérités éternelles. On m'oppose les principes de 89: le plus grand malheur qui puisse arriver aux principes de 89, c'est qu'on les fit servir contre nous. Le monde a vécu longtemps sans les principes de 89; il ne saurait vivre un instant sans l'Eglise."

"Et comme je lui disais que tous les regards et tous les cœurs, dans le monde entier, se tournaient vers lui avec un sentiment d'amour, de vénération et d'invincible espérance: "Moi, a repris Sa Sainteté, je ne suis rien qu'un vieillard qui penche vers la tombe, mais Notre Seigneur, qui choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, a daigné faire de moi son vicaire, et c'est à son vicaire qu'il a promis d'être avec lui jusqu'à la fin des temps; c'est son vicaire qu'il a chargé de confirmer ses frères; c'est pour son vicaire qu'il a prié, afin que sa foi ne défaille point; c'est à son vicaire qu'il a dit: "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et la révolution ne prévaudra pas contre mon Eglise." Voilà pourquoi le vicaire de J.-C. est tranquille au milieu de l'abandon des hommes."

"Très-Saint-Père, me suis-je écrié, le cœur de tous les vrais Français est avec vous, et nous disons tous comme Saint Pierre à N. S.: *Tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire.* Je suis prêt à aller avec vous, et en prison et à la mort."

"Oh! je sais bien, a répondu le Pape, que la France est une nation généreuse et catholique. Ce n'est pas elle, en ce moment qui m'abandonne." Puis Pie IX a souri de son céleste sourire.

"Je suis sorti de là, comme tu penses, le cœur fondant, ayant retrouvé un instant, aux pieds du

vicar de Dieu, toutes les émotions qu'il m'a été donné si souvent de ressentir auprès du curé d'Ars. On reconnaît les Saints au même accent, Pie IX a, comme notre bon saint et comme tous les Saints, la puissance de la voix et du regard; chacune de ses paroles tombe dans l'âme comme du baume et de la rosée, et quand son regard s'arrête sur vous, c'est le regard le plus profond, le plus tendre et le plus compatissant qui ait jamais mesuré votre misère.

"J'entends tous les jours raconter quelques traits nouveaux de la bonté touchante, de la sensibilité, de la générosité du Saint-Père. On parle beaucoup des scènes, vraiment attendrissantes, qui ont eu lieu, au Vatican, au départ de nos soldats. Les journaux t'auront dit les adieux de nos officiers, les paroles si graves, si belles, si solennelles du Pape et les présents gracieux dont il les a accompagnés. Mais sa bonté s'est étendue jusqu'au dernier de nos petits soldats.

"Un jour qu'il n'avait plus de médailles à leur distribuer, il leur a donné des cigares. On vient de m'envoyer des cigares de la Havane, a-t-il dit, on savait que vous deviez venir me voir; comme le Pape ne fume pas, vous fumerez ces cigares en pensant à lui." Pie IX donna tout ce qu'il avait, comme faisait le curé d'Ars.

La chronique du *Messenger de la Semaine* donne les détails biographiques suivants sur Léopold 1er, roi des Belges :

"La mort vient de frapper encore un des grands de ce monde : Léopold 1er, roi des Belges, a succombé dimanche, 10 décembre, au palais de Laeken près Bruxelles, à onze heures du matin, entouré des princes ses enfants, et après avoir conservé jusqu'au dernier moment l'usage de ses facultés.

"Cette mort, attendue depuis quelques jours, a causé néanmoins en Belgique, en Angleterre et dans toute l'Europe une émotion profonde. Léopold, qui occupait le trône de Belgique depuis trente-cinq ans, avait conquis une réputation de sagesse pour ainsi dire proverbiale; on l'a plus d'une fois appelé le Nestor des souverains. Il jouissait d'une popularité dont l'histoire offre peu d'exemples.

"Léopold 1er (Georges-Chrétien-Frédéric) était fils du duc François de Saxe-Cobourg-Saalfeld et était né à Cobourg le 16 décembre 1790. Il achevait donc sa soixante-quinzième année. Allié à la famille impériale de Russie par le mariage de sa sœur avec le grand-duc Constantin, le jeune prince Léopold prit du service en Russie. Il accompagnait l'empereur Alexandre avec le grade de général, lorsque celui-ci se rendit au congrès d'Erfurth. Pendant les années 1810 à 1812, ayant quitté le service, Léopold voyagea en Italie et en Suisse; mais, au mois de février 1813, nous le retrouvons auprès de l'empereur Alexandre et suivant l'armée russe en France. Il assistait au congrès de Vienne en 1814, et à la nouvelle du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il rejoignit le corps d'armée des alliés, qu'il accompagna jusqu'à Paris, prenant part aux combats qui marquèrent cette douloureuse époque.

"A la fin de 1815, après avoir séjourné quelque temps à Paris, le prince Léopold de Saxe-Cobourg se rendit à Londres en même temps que l'empereur Alexandre et comme faisant partie du brillant état-major de ce souverain. Des fêtes furent données à la Cour d'Angleterre à l'occasion de la présence d'Alexandre, et un jour le prince Léopold se trouva placé à table à côté de la princesse Charlotte, héritière du trône de la Grande-Bretagne; ce fut avec lui que la princesse ouvrit le bal qui suivit le dîner officiel. La personne et les manières du prince gagnèrent l'affection de la princesse Charlotte, et le 16 mars 1816, par un message adressé aux deux chambres du parlement, le prince régent annonçait le prochain mariage de sa fille avec le prince Léopold. Le 27 du même mois, un acte du parlement déclarait le prince naturalisé Anglais et lui conférait le titre de duc de Kendal, avec droit de préséance sur tous les ducs et grands officiers de la couronne, la dignité de feld-maréchal et un siège dans le conseil privé.

"Le mariage fut célébré le 2 mai 1816 avec une grande pompe et au milieu des réjouissances de la nation. La princesse Charlotte était, dit-on, une femme accomplie, et la perspective de la voir monter sur le trône en y faisant asseoir un époux digne d'elle, souriait au peuple anglais. Mais, ici-bas, même dans les familles des rois, la douleur est près de la joie : le bonheur des deux époux fut de courte durée; au bout de dix-huit mois, la princesse Charlotte mourut sans laisser d'enfant. Le prince eut beaucoup de peine à se relever de l'affliction dans laquelle le jeta cette perte si inattendue; il s'en fallut de peu qu'il ne suivit sa femme au tombeau.

"Après ce malheur, le prince, qui avait reçu de la part des Anglais des marques de considération et de sympathie, continua de vivre à Londres. Il recevait du Trésor britannique une pension de 50,000 livres sterling (un million 250,000 fr. par an). Lorsqu'en 1830 il fallut un roi pour le nouveau royaume des Hellènes, ce fut au prince Léopold que les trois puissances protectrices offrirent le trône de Grèce. Acceptée le 11 mai, cette offre fut définitivement rejetée par le prince dix jours plus tard.

"Il était cependant dans la destinée du prince Léopold de régner. Par suite de la mort de la princesse Charlotte, le trône d'Angleterre, sur lequel il se fût assis seulement comme époux de la reine, lui avait échappé; il avait refusé celui de Grèce : le 4 juin 1831, le Congrès national de Belgique l'élut roi des Belges après le refus de cette royauté pour le duc de Nemours par le roi Louis-Philippe.

"La proclamation de Léopold comme roi des Belges se fit à Bruxelles, le 21 juillet 1831. Le prince, en acceptant ce trône, renonça naturellement à la pension que lui faisait l'Angleterre, à la condition toutefois que le gouvernement britannique continuerait les pensions accordées par sa femme et par lui et subviendrait à l'entretien du domaine et du parc de Claremont, qui devait un jour servir de refuge au roi Louis-Philippe et à sa famille.

« Le roi Léopold épousa à Compiègne, le 9 août 1832, la princesse Louise d'Orléans, fille aînée de Louis-Philippe. Il eut de ce mariage trois fils : l'aîné, mort peu de temps après sa naissance ; le cadet, Léopold duc de Brabant et prince royal ; enfin Philippe comte de Flandres ; puis une fille, la princesse Marie-Charlotte, mariée à l'archiduc Maximilien, aujourd'hui empereur du Mexique. La reine des Belges mourut au mois d'octobre 1850, laissant après elle des regrets universels.

« Léopold, très-populaire en Belgique, comme nous l'avons dit, menait une vie d'une remarquable simplicité ; on le rencontrait souvent dans sa capitale, se promenant à pied comme un simple particulier. Il avait un goût prononcé pour les arts et les artistes ; ceux-ci recevaient souvent sa visite dans leurs ateliers. Ses résidences favorites étaient le château de Laeken et le domaine d'Ardenne près de Dinant. Il y faisait toujours l'accueil le plus affable aux Français, et les malheureux savaient qu'ils n'y frapperaient pas en vain. Le roi Léopold jouissait d'une fortune personnelle assez considérable pour lui permettre de consacrer sa liste civile presque tout entière (elle était de 2 millions, 700,000 fr.) soit à des œuvres utiles, soit à des actes de bienfaisance, soit encore à des encouragements donnés aux arts et aux sciences.

« Nous avons dit que la mort du roi des Belges était prévue depuis quelque temps. Il y a un an déjà, en effet, des bruits inquiétants avaient couru sur sa santé ; il avait dû subir alors une douloureuse opération. La crise finale paraît avoir été déterminée par une imprudence commise par le roi, il y a un mois, comme il se rendait à son domaine d'Ardenne. An moment où il est mort, le roi Léopold avait une de ses mains entre les mains de la duchesse de Brabant, agenouillée au pied de son lit. Il s'est éteint doucement, rapporte un journal de Bruxelles, sans plaintes, sans agonie, en quelque sorte sans que les personnes présentes s'aperçussent qu'il rendait le dernier soupir.

« Le duc de Brabant, qui succède à son père sous le nom de Léopold II, est né le 9 avril 1835 et est aujourd'hui, par conséquent, âgé de trente ans. Il a épousé, le 22 août 1853, la princesse Marie-Henriette-Anne, archiduchesse d'Autriche, fille de feu l'archiduc palatin Joseph.

NECROLOGIE.

C'est avec la plus vive douleur que nous annonçons aujourd'hui la mort du R. P. Tellier, S. J., arrivée hier matin, au Collège Ste. Marie, en cette ville, à l'âge de 70 ans. Le R. P. Tellier était bien connu en Canada et aux États-Unis. Sa mort laissera des regrets très profonds, et son souvenir sera précieusement conservé par tous ceux—en grand nombre—qui ont pu observer de près cette longue vie, consacrée toute entière au service de la religion et à la gloire de l'Eglise.

Atteint depuis quelques mois d'une grave infirmité, il était venu à l'Hôtel-Dieu de Montréal, pour lequel il professait une singulière estime, et sous le ciel du Canada dont il aimait à respirer l'air, chercher, s'il était possible, une amélioration à sa santé. Les méde-

cins ayant constaté une complication qui ne laissait guère à espérer des meilleurs traitements, il était rentré au collège, où, après avoir pu vaquer encore avec assiduité, jusqu'au soir de l'Épiphanie, aux plus laborieuses fonctions de l'intelligence, après un repos paisible même pendant la nuit, il a été emporté le matin, vers quatre heures, par une suffocation qui ne lui a laissé que le temps de demander lui-même, et de recevoir avec calme et sérénité, les plus urgents secours de la religion.

Le R. P. Tellier (Rémi) était né le 9 octobre 1776, près de Laon, dans le diocèse de Soissons. Il fit ses premières études à Laon, et entra dans la société de Jésus, le 11 octobre 1818, à l'âge de vingt-deux ans.

Il alla tour à tour en Italie, en Espagne et en Suisse ; en même temps il poursuivait avec autant d'ardeur que de succès, ses études théologiques ; il se préparait à devenir, par ses connaissances étendues de même que par son éloquence aussi brillante que solide, l'une des gloires de son ordre.

Aussi, en 1842, quand Monseigneur de Montréal, lors de son premier voyage à Rome, exprima au Général des Jésuites le désir de voir cette Compagnie se fixer de nouveau dans cette province, le R. P. Tellier, qui venait d'être nommé Recteur du Collège de Chambéry, en Savoie, fut choisi, avec cinq de ses collègues, pour venir jeter les bases de cette nouvelle mission.

Depuis la mort du R. P. Cazot, arrivée le 16 mars 1800, la Compagnie n'avait eu aucun établissement en Canada. Mais les services rendus par les Jésuites à ce pays avaient été trop grands ; leur nom se trouvait mêlé trop souvent et d'une manière trop magnanime aux plus glorieuses en même temps qu'aux plus difficiles époques de notre pays ; trop nombreux avaient été leurs martyrs ; ils avaient versé trop courageusement et trop saintement leur sang pour la conversion des sauvages et pour l'établissement de la religion, pour que jamais leur nom pût être oublié, pour que jamais leur mémoire cessât d'être chère à tous les amis de l'Eglise.

Aussi l'arrivée du R. P. Tellier et de ses compagnons fût-elle saluée avec les plus sincères et les plus unanimes démonstrations de joie, de la part de tous les fidèles de cette province, et en particulier par le clergé, qui voyait en eux de zélés coopérateurs, surtout dans l'œuvre difficile autant qu'importante de l'enseignement.

Les compagnons du R. P. Tellier étaient les RR. PP. Chazelle, Luiset, Martin, Hanipaux et Duranquet. Les deux premiers ont précédé le R. P. Tellier dans la Patrie des Elus ; les deux derniers continuent sur ce continent l'exercice de leurs travaux apostoliques, et le R. P. Martin est retourné en France.

Pendant huit ans, de 1842 à 1854, les Jésuites furent chargés de la cure de Laprairie, près de Montréal. Le R. P. Tellier se rendit dans cette paroisse le 16 août 1844, et y demeura jusqu'à la fin de l'année 1846. Durant ces deux années, il se consacra exclusivement au bonheur et au progrès moral de ses paroissiens, qui lui vouèrent en retour une reconnaissance sans limites. Plusieurs bonnes œuvres lui ont survécu, pour attester son zèle et son dévouement ; il contribua surtout puissamment à l'établissement des Dames de la Providence, vouées au soin des malades, et dont les précieux services sont chaque jour appréciés davantage.

Depuis cette époque, il a été successivement employé aux *sheds*, lors du choléra et du typhus (1847-48), directeur et coopérateur des Pères employés au saint ministère auprès des Irlandais à l'église St. Patrick (1849), administrateur du collège de Kingston (1850), aide de Mgr. Charbonnel à Toronto (1851-52), Recteur du collège de St. François-Xavier à New-York et de celui de Fordham.

Le 7 novembre 1859, le R. P. Tellier fut nommé supérieur général de la mission d'Amérique.

Depuis cette époque il demeura habituellement à Fordham, dans l'Etat de New-York, où la compagnie possède un établissement renommé sur tout le continent pour l'excellence du cours d'études suivi par les élèves.

Dans la haute position à laquelle il avait été appelé, le R. P. Tellier se fit remarquer par un talent d'administration remarquable, par un tact et une délicatesse extrêmes, en même temps que par toutes les qualités les plus capables d'élever la position de la Compagnie, dans l'estime de tous ceux qui pouvaient être témoins de son action.

Au milieu d'une population étrangère par la nationalité et par la religion, il sut, par son activité, son zèle, sa prudence, sa fermeté, concilier à la société qu'il présidait si dignement dans cette partie de l'Amérique, l'estime et l'approbation générale.

Le R. P. Tellier, arrivé en Canada dans toute la vigueur et la maturité de l'âge, est un des hommes qui a le mieux compris les besoins, les ressources et les destinées du pays; un de ceux qui, dans sa sphère, s'est dévoué avec le plus de générosité et d'intelligence à son véritable progrès.

Depuis vingt-cinq ans, il a été, souvent même sans y paraître, l'âme ou le coopérateur d'une foule de bonnes œuvres d'une haute portée. Il y avait toujours de la largeur, souvent de la hardiesse dans ses idées. Une des dernières a été l'érection de ce temple élevé à la gloire du Sacré Cœur de Jésus, qui lui doit, plus qu'à tout autre, ses belles proportions, et auprès duquel la divine Providence semble l'avoir ramené expirer, juste à temps pour y recevoir, le premier, les honneurs funébres.

Ami éclairé de la jeunesse, il estimait singulièrement celle du Canada, en qui il voyait, surtout dans les belles sociétés qui en font la force, toute l'espérance de la société et de la religion. Ami instinctif de l'enfance, auprès de laquelle il a passé la meilleure partie de sa vie, il en était payé de retour, et parmi les groupes qui se sont succédés pendant la matinée d'hier, auprès de ses restes mortels, nous avons vu sans étonnement les plus petits enfants même s'approcher avec une

pieuse curiosité, pour considérer ses traits majestueux, s'accouder, pour le considérer plus à leur aise, sur sa couche funèbre, et toucher avec leurs petits doigts, avant de le quitter, un crucifix et un chapelet qu'il tenait dans ses mains jointes. — *Minerve.*

St. Pierre de Rome.

Ce monument, chef-d'œuvre de Rome moderne, est le plus magnifique temple de la chrétienté et du monde. Les dimensions gigantesques de ce bâtiment sont telles que, vue de l'extérieur, sa magnifique coupole ne paraît point en faire partie; il semble que ce soit le dôme d'un autre édifice. Commencée en 1503, elle fut terminée en 1606. On estime qu'elle a coûté plus de 247 millions de francs.

Plus tard nous aurons occasion de revenir sur cette insigne basilique.

Les Grands Papes.

S'il est une histoire intéressante pour le catholique, c'est assurément celle de la Papauté, trop peu connue

des personnes instruites, presque entièrement ignorée du peuple, à qui ses travaux ne laissent point de temps pour l'étude: et cependant à bien des titres, l'histoire de la Papauté mérite d'être étudiée.

"C'est la Papauté, dit un auteur contemporain, qui a présidé au développement de la civilisation moderne: c'est grâce à son impulsion que le christianisme s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre: c'est elle encore qui maintient dans le monde le règne de la vérité et de la véritable indépendance de la conscience.



ST. PIERRE DE ROME.

"Otez la Papauté, et voyez ce que devient le monde. Aussitôt l'Eglise catholique se déchire en mille sectes, elle perd son influence; elle n'est plus que l'instrument du premier despote venu, qui achève de la tuer, parce qu'il n'y a plus d'Eglise, plus de religion, où il n'y a plus d'indépendance religieuse. Voyez ce qu'est la religion sous le sceptre des autocrates de Russie, et des tristes sultans de Constantinople. L'Eglise catholique abattue, c'est la fin du Christianisme, car les sectes chrétiennes ne conservent un peu de vie que par l'action incessante que l'Eglise exerce sur elles, sans qu'elles s'en doutent elles-mêmes. Il y a longtemps qu'elles ne seraient plus des sectes religieuses, si l'Eglise catholique n'avait conservé la vérité entière, et ne les éclairait encore de loin.

"Et quand le Christianisme aura disparu de la terre, s'il pouvait jamais disparaître, où en sera le monde? Il suffira de la diminution de la foi pour amener les plus terribles catastrophes. Plus de frein aux passions,

plus de frein à la tyrannie; un amour insatiable de voluptés et de jouissances, une facilité de despotisme, une fureur de servitude dont on ne peut se faire idée, et les corps comme les âmes se dégraderont, s'aviliront en allant jus qu'aux dernières limites de la décadence humaine; ce sera la fin de l'humanité.

« La Papauté est vraiment le soleil du monde moral; ôtez-là, il n'y a plus que ténèbres, parce que c'est elle qui garde la vérité, qui maintient la morale et qui éclaire les consciences. Le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ, Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie; sans le Pape, il n'y a donc plus de route tracée, c'est l'erreur, c'est la mort. »

Raconter au long l'histoire de chaque pontife romain n'entrerait pas dans le cadre de cette Revue: mais nous croyons que nos lecteurs accueilleront avec satisfaction une série d'articles sur les GRANDS PAPES qui ont illustré l'Eglise. Nous les rattacherons les uns aux autres par une esquisse rapide de la vie des pontifes qui les ont précédé ou suivi avec moins d'éclat, afin de ne point rompre la chaîne pontificale des successeurs de Saint Pierre.

A l'aide des publications estimées de ces derniers temps, nous espérons pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le magnifique tableau de tout ce que la Papauté a entrepris et réalisé, pour la défense de la vérité et de la morale, pour le soulagement des misères humaines, pour le développement des arts, des sciences, de l'agriculture, du commerce, de l'éducation, des lois, de la politique, de la civilisation, et la part qu'elle a prise dans toutes les découvertes importantes et utiles aux progrès de l'humanité.

Ah! quand dans une noble famille, le père, vieillard vénérable, blanchi par les années, se voit insulté et calomnié par ses ennemis, ses nombreux enfants se pressent avec plus d'amour autour de lui et s'efforcent par le concert de leurs louanges d'éteindre la voix de ses accusateurs.

C'est un sentiment semblable d'amour, de reconnaissance et d'attachement envers le Saint Pontife de Rome plus persécuté que jamais, que nous voudrions réveiller et rendre inaltérable dans tous les cœurs catholiques de nos deux Canadas: et en racontant les bienfaits et les gloires de la Papauté, nous voudrions soulever, de tous les points de notre heureux pays, un concert unanime de bénédictions et de louanges qui pût couvrir les voix mensongères et injustes de ses persécuteurs.

I.

SAINT PIERRE.

LE LAC DE TIBÉRIADE.—LA VOCATION.—LA BARQUE DE PIERRE.—LA TEMPÊTE.—EA FOI ET L'ÉPREUVE.—L'AMOUR ET LA CHUTE.—LA PÊCHE MIRACULEUSE.—LA PRIMAUTÉ DE PIERRE.

A l'Orient de la Judée, au sein de la riche vallée du Jourdain, entouré des hautes et resplendissantes montagnes de Galaad, de la chaîne du Thabor du Liban et de l'Anti-Liban, s'étend le lac de Tibériade, appelé aussi dans l'Evangile, lac de Genezareth et mer de Galilée. Sa longueur est de cinq lieues, sa plus grande largeur de deux seulement; ses eaux sont limpides, douces, agréables comme celles du Jourdain qui le traverse du nord au sud.

La terre qui l'environne est admirable par sa bonté et sa fécondité. Il n'y a point de plantes qu'elle ne puisse produire; on y voit une quantité de noyers; ce sont des arbres qui se plaisent dans les climats les plus froids; ceux qui ont besoin de la plus grande chaleur comme les palmiers, et ceux qui recherchent les climats doux et tempérés comme les figuiers et les oliviers, n'y rencontrent pas moins ce qu'ils désirent; en sorte que la nature, par un effort de son amour pour ce beau pays, prend plaisir d'allier les choses les plus opposées; elle ne produit pas seulement d'excellents fruits en abondance, mais il s'y conservent si longtemps qu'on y mange des raisins et des figues pendant dix mois, et d'autres fruits pendant toute l'année.

Telle était encore, au temps de l'historien Joseph, cette contrée, témoin des scènes que nous allons raconter.

Qu'elle devait être belle cette mer, lorsque quinze villes l'entouraient comme d'une couronne, au milieu de cette prodigieuse végétation, lorsqu'une seule de ces villes était assez prospère pour couvrir le lac de plus de deux cents voiles!

De cette richesse, de cette splendeur, il ne lui reste plus que quelques palmiers isolés, quelques lauriers roses, les roseaux qui bordent ses rivages, son soleil éblouissant et les débris de Tibériade, de Magdala, de Genezareth, de Capharnaüm, de Bethsaïde, qui la ceignent de leur gloire évangélique. Il n'y a rien d'animé, rien de riant dans ce tableau; tout est silencieux, plein de ruines, mais tout respire la sainteté et le mystère.

C'est qu'en effet, la terre qu'environne ce lac a été une terre de bénédiction, et la plus foulée par les pas du Sauveur. C'est sur cette mer et sur ses bords qu'il s'est plu à opérer ses plus grands miracles: qu'il calma la tempête, qu'il marcha sur les eaux, qu'il commanda deux pêches miraculeuses. Là se multiplièrent les cinq pains, là s'opéra la guérison du paralytique, de la belle-mère de saint Pierre, du serviteur du centurion: là fut ressuscitée la fille de Zaïre. C'est dans les cavernes des montagnes qui bordent ce lac qu'habitait ce possédé délivré d'une légion de démons, qui se jetant sur les pourceaux geraséniens, se précipitèrent ensuite dans les eaux; enfin c'est parmi les pêcheurs de ses rivages que le fils de Dieu choisit ses apôtres. En vérité, cette mer, cette terre, cette population pleine de simplicité ont été les privilégiées de Jésus.

Dans le temps que Jean-Baptiste prêchait sur les rives du Jourdain, vivaient sur les bords du lac de Tibériade deux pauvres pêcheurs de la tribu de Nephtali: l'un s'appelait Simon, l'autre André, leur père Jonas ou Jean.

Simon était marié, et sa belle-mère demeurant à Capharnaüm, il vint s'y établir avec son frère.

Le bruit de la prédication de Jean-Baptiste parvint jusqu'aux oreilles des deux frères. André voulut l'entendre, et après l'avoir entendu il se fit son disciple.

Le Fils de Dieu commençait alors le ministère de sa vie publique; déjà il avait été baptisé par Jean dans le Jourdain, et André avait peut-être assisté aux prodiges de ce jour, le ciel s'ouvrant sur le Christ, et l'Esprit-Saint descendant sur lui, sous la forme d'une colombe.

Jean, qui désirait s'effacer devant le Messie, lui rendait témoignage en toute occasion. Un jour donc qu'il se trouvait avec André et un autre disciple, voyant

passer le Sauveur, il s'écria : "Voici l'Agneau de Dieu !"

A ces mots les deux disciples se mirent à suivre Jésus qui, se retournant, leur dit : "Que cherchez-vous ?"

— "Maître, répondirent-ils, où demeurez-vous ?"

— "Venez et voyez."

Ils le suivirent et demeurèrent le jour entier avec lui. Le lendemain, André, tout embrasé des discours de la veille, courut à son frère, et du plus loin :

— "Nous avons trouvé le Messie !"

D'un caractère ardent et impétueux, Simon à cette nouvelle ne put demeurer tranquille à ses filets, il partit sans délai et suivit André chez le Sauveur.

En le voyant, Jésus le regarda attentivement et lui dit : "Tu es Simon fils de Jean, tu t'appelleras désormais Céphas."

Ce mot en Chaldéen veut dire pierre.

Le Sauveur, qui s'était fait homme pour racheter l'humanité par son sang et sa vie, pour la régénérer par sa doctrine, ses exemples et la puissance de sa grâce, pour triompher du péché et de l'erreur, et rétablir sur leurs ruines la vérité et la vertu, ne voulait pas accomplir le Grand Œuvre tout entier par lui-même. Il créa donc au sein de l'humanité une société faite à son image, divine et humaine à la fois : Il la fit dépositaire de son enseignement, de ses institutions, le canal de ses grâces, l'intermédiaire universelle entre lui et les fidèles, et pour ce dessein il choisit douze Apôtres et soixante-douze disciples à la tête desquels il mit le fils de Jonas. Par ce choix, le pêcheur de Galilée devenait la pierre fondamentale de l'Eglise.

Ceci se passait vers l'an 25 de l'ère chrétienne, la vingt-neuvième ou la trentième année du Sauveur.

Vers la fin de la même année, un événement singulier manifesta plus clairement la vocation de Pierre. Le Sauveur se trouvait sur les bords du Lac de Génézareth : la foule attirée par les miracles, avide d'entendre sa parole, le pressait de tous côtés. Deux barques étaient arrêtées sur le rivage, et les pêcheurs lavaient leurs filets. Jésus, pour mieux se faire entendre, monta sur la barque de Pierre et lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon :

— "Poussez en pleine mer, et jetez vos filets pour pêcher."

— "Maître, répondit le disciple, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris ; sur votre parole cependant, je jetterai le filet."

Il le jeta et prit une telle quantité de poissons que le filet se rompit. Il fit signe à la seconde barque d'approcher : les fils de Zébédée vinrent à son aide et les deux barques furent tellement remplies qu'elles étaient sur le point de couler à fond.

Epouvanté de ce miracle, Pierre se jeta aux pieds de son Maître, s'écriant :

— "Eloignez-vous de moi, Seigneur, je ne suis qu'un pêcheur."

Son humilité et sa foi reçurent aussitôt leur récompense ; le Sauveur releva Pierre, lui disant :

— "Ne crains point, désormais tu seras pêcheurs d'hommes."

De ce jour les deux frères abandonnèrent leurs filets, leur famille, et ne quittèrent plus le Sauveur jusqu'à sa mort,

Si nous considérons attentivement les circonstances de cette pêche miraculeuse, nous y verrons l'histoire future de l'Eglise dont Pierre sera le Chef visible. C'est sur la barque de Pierre que Jésus monte, c'est du haut de cette barque qu'il instruit l'humanité ; c'est à Pierre qu'il ordonne d'avancer en pleine mer, et cette mer c'est le monde, mer profonde, orageuse, où les peuples errent à tout vent de doctrine, s'agitent et se dévorent comme les poissons. Pierre a l'ordre de jeter son filet dans cette mer, et il en prend une multitude innumérable. Dans ce grand nombre, il y a des esprits inquiets, indépendants, qui ne sauront pas se soumettre à l'obéissance ; ils briseront les filets du pêcheur, formeront des schismes, des hérésies ; mais la multitude n'en remplira pas moins les deux barques, la synagogue et la gentilité appelées successivement à la lumière de l'Evangile ; elles seront même si pleines, qu'elles failliront être submergées ; les méchants y seront tellement mêlés aux bons, les scandales y deviendront si forts que l'Eglise semblera devoir être submergée par son propre poids, mais elle abordera au rivage de l'éternité : Jésus est avec elle.

Voici un autre fait où la barque de Pierre figure encore l'Eglise.

Un soir, sur la plage du lac de Galilée, Jésus dit à ses disciples : "Passons de l'autre côté de l'eau."

Il monta dans la barque de Simon-Pierre, et d'autres neufs le suivirent. Alors il s'éleva une grande tempête, et les flots avec furie, retombant sur la barque, la remplissaient. Cependant Jésus, sur la poupe, dormait ; les disciples effrayés le réveillèrent :

— "Maître, vous vous inquiétez peu ; nous périssons."

Jésus se leva, parla au vent avec menace, et dit à la mer : "Tais-toi, calme-toi." Le vent cessa, il se fit un grand calme, et le Sauveur se tournant vers ses disciples :

"Pourquoi êtes-vous timides ? N'avez-vous donc pas la foi ?"

Ils furent saisis de crainte, et se dirent l'un à l'autre : "Quel est donc celui-là à qui les vents et la mer obéissent ?"

"Magnifique figure de l'Eglise ; quand Jésus dort, les ennemis de l'Eglise se déchainent : ils croient qu'ils viendront à bout de faire sombrer le navire, et ceux même qui sont dedans commencent à perdre l'espérance. Mais Jésus s'éveille, les vents se taisent, la mer se calme, et le vaisseau arrive triomphant au port ! Que sont devenues les autres barques, nous n'en entendons plus parler. Une seule barque possédait Jésus à bord, et c'est de celle-là seule qu'il est fait mention dans le récit évangélique. Quant aux autres, il se peut qu'elles soient restées dans le port, ou qu'elles aient été dispersées au milieu des ténèbres ; peut-être même quelques-unes ont-elles été rejetées sur le rivage. Quoiqu'il en soit, nous n'entendons parler que d'une seule qui soit arrivée à sa destination, parce qu'elle portait le pilote, qui ne fait jamais défaut, celui qui apaise les orages, et c'était la barque de Pierre." (1)

La seconde année de sa vie publique, le Sauveur choisit douze Apôtres, selon le nombre des douze tribus

(1) Wiseman.

d'Israël, pour être les colonnes de son Eglise, et à leur tête il place Simon-Pierre. La foi en sa divinité devait être le fondement de cet admirable édifice : il lui ménagea bientôt l'occasion d'en faire une profession éclatante, et de mériter d'être confirmé authentiquement dans sa primauté.

Un jour que Jésus se trouvait aux environs de Césarée avec ses disciples, il les interrogea tout-à-coup :

— "Que dit-on de moi, et que dit-on du Fils de l'homme ?"

— "Les uns disent, répondirent les Apôtres, que c'est Jean-Baptiste ; les autres, Elie ; les autres, Jérémie, ou quelque'un des prophètes."

— "Et vous, qui dites-vous que je suis ?"

Alors Pierre, avec sa promptitude et sa vivacité ordinaire, s'écria :

— "VOUS ÊTES LE CHRIST FILS DU DIEU VIVANT."

— "Tu es heureux, Simon, fils de Jean, reprit le Sauveur, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis : QUE TU ES PIERRE, ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON EGLISE, ET LES PORTES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT POINT CONTRE ELLE."

Et le Sauveur ajouta, conférant d'abord au Chef un pouvoir qu'il devait ensuite conférer aux autres Apôtres. "Et je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans les cieux."

Paroles remarquables, qui donnent au Siège de Pierre la prééminence sur tous les sièges épiscopaux, puisque, dit Bossuet : "la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage ; au lieu que la puissance donnée à un seul et sur tous et sans exception, emporte la plénitude."

Bientôt après la foi de Pierre fut mise à une autre épreuve et n'en sortit pas moins triomphante. Jésus-Christ développait au peuple le mystère de l'Eucharistie : "Celui qui mange ma chair, disait-il, et qui boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui."

Ces paroles semblèrent trop dures aux Juifs charnels et à beaucoup de disciples du Sauveur ; plusieurs même en murmurèrent et l'abandonnèrent. Alors Jésus se tournant vers ses Apôtres leur dit :

— "Et vous aussi, voulez-vous me quitter ?"

— "Et à qui irions-nous, Seigneur ; s'écria Pierre au nom de tous ; vous avez les paroles de la vie éternelle ; nous croyons, et nous savons que vous êtes le CHRIST, FILS DU DIEU VIVANT."

La foi ardente de Pierre n'était cependant point parfaite comme le désirait le Sauveur ; il s'y mêlait parfois de la pusillanimité, et d'autres fois de la présomption. Elle devait donc passer par le creuset des épreuves afin d'être affermie et purifiée ; mais tout dans le Prince des Apôtres, et "jusqu'à ses fautes," selon le mot énergique de Bossuet, contribuera à établir sa primauté. C'est même à la suite de la plus grande de ses chûtes qu'il sera à jamais affermi, afin d'affermir à son tour l'Eglise entière, et Pasteurs et troupeau.

Commençons le récit de ces épreuves.

Jésus, après le miracle des pains, avait commandé à ses disciples de s'embarquer pour Bethsaïde et lui s'était enfui dans la montagne, parce que le peuple voulait le faire roi. La barque sur le lac avançait peu, car les vents étaient contraires. Vers trois heures du matin

les disciples aperçurent un homme qui marchait sur les flots et s'avançait vers eux ; ils se troublèrent et s'écrièrent : "C'est un fantôme !"

— "Rassurez-vous, leur dit Jésus, c'est moi, ne craignez point."

A ces mots Pierre ne put se contenir :

"Seigneur, si c'est vous, s'écria-t-il, commandez que j'aille à vous, marchant sur les eaux."

Jésus lui dit : "Viens."

Pierre, sans hésiter, descendit et se mit à marcher sur les flots ; mais voyant un grand vent, et la mer fort agitée, il eut peur : un peu de présomption s'était sans doute mêlée à sa foi. Jésus voulait qu'il le sentit. Pierre commença à enfoncer ; alors, ranimant toute sa foi, il dit avec humilité :

"Seigneur, sauvez-moi."

Jésus lui tendit la main, lui disant :

"Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?"

Ils montèrent dans la barque et le vent cessa.

Ainsi l'Apôtre venait d'apprendre à se reposer tout entier sur la main de Jésus. La droite du Fils de Dieu, voilà quel sera son appui immédiat, lorsqu'il lui faudra conduire la barque de l'Eglise à travers les tempêtes du monde ; car dans la main de Jésus réside la puissance, dans celle de Pierre doit résider la confiance, et ces deux mains entrelacées sont un gage de sécurité.

L'amour, le dévouement n'étaient pas moins nécessaires au Prince des Apôtres que la foi.

Si Pierre n'avait point aimé, comment le Sauveur lui aurait-il confié son Eglise, cette Epouse chérie rachetée par son sang, et comment Pierre lui-même, pour l'amour de cette Epouse, eut-il suivi son Maître jusqu'à la croix ?

Pierre était dévoué et sincèrement attaché au Sauveur. Il ne pouvait l'entendre parler de ses souffrances, sans sentir son sang bouillonner dans ses veines, et au jardin des Olives, il prit l'épée pour le défendre ; mais il croyait, à tort, que la vivacité de cet amour terrestre le préserverait de toute défaillance ; il s'imaginait que ce qui serait un scandale pour les autres ne l'ébranlerait pas, et que seul il demeurerait fidèle au milieu de la défection générale. Il ne connaissait pas encore sa faiblesse, il avait besoin qu'une chute vint lui apprendre encore à se défier de son courage et à ne compter que sur le bras de Jésus. "Il est utile aux superbes de tomber parce que leur chute leur ouvre les yeux qu'ils ont aveuglés par leur amour propre." (1)

Les grandes épreuves vinrent avec la passion du Sauveur.

On était au jeudi soir, probablement le 25 Mars de l'an 28. Jésus célébrait la Pâque avec ses disciples, la divine Eucharistie était instituée : le Sauveur, entendant les Apôtres se disputer sur la préséance, se tourne vers eux et s'adressant à Pierre :

— "Simon, Simon, leur dit-il, Satan t'a demandé pour te cribler comme le froment : mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas : lorsque tu seras converti, aies soin d'affermir tes frères."

C'était lui annoncer à la fois les combats qui l'attendaient ; la défaillance qui humilierait son orgueil, et la pénitence qui purifierait et affermirait sa foi, son amour

(1) St. Augustin.

et son dévouement. C'était aussi lui donner la promesse d'une infaillibilité personnelle qu'il transmettrait à ses successeurs; car, comme le dit admirablement l'Evêque de Meaux: "Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de Saint Pierre finisse avec lui ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle, ne peut jamais avoir de fin."

Les prévisions du Sauveur ne tardèrent pas à se réaliser; quand il eut été garrotté et traîné chez Caïphe, Pierre, entraîné par son affection pour son Maître, le suivit de loin et parvint même à pénétrer jusque dans la cour du tribunal, afin de voir ce qui allait se passer. Il était là mêlé aux serviteurs, aux officiers de la troupe, se chauffant avec eux, lorsqu'une servante s'approchant de lui et le considérant attentivement, lui dit:

— "Mais toi, aussi, tu étais avec Jésus de Nazareth?"

Pierre, surpris, le nia devant tout le monde: "Femme je ne le connais, je ne sais ce que vous dites."

Se voyant découvert et reconnu, Pierre voulut sortir, mais à la porte une autre servante l'aperçut et dit à ceux qui étaient présents:

— "Et celui-ci était avec Jésus de Nazareth."

Et d'autres se joignant à elle disaient:

— "Tu es aussi de ces gens là."

— "N'es-tu pas aussi, toi, de ses disciples?"

Pierre le nia une seconde fois avec serment, disant: "Je n'en suis point. Je ne connais pas cet homme."

Une heure environ après, un des parents de Malchus, à qui Pierre avait coupé l'oreille dans le jardin des Olives, l'aborda et lui dit: "Est-ce que je ne t'ai pas vu avec Lui dans le jardin?"

Et un autre survint: "Assurément, celui-ci était aussi avec Lui, car il est Galiléen."

Et la foule s'attroupant autour de l'Apôtre, criait: "Certainement tu es de ces gens-là: car tu es Galiléen, ton langage le dit assez."

Pierre, intimidé, se mit à faire des imprécations et à dire avec serment: "Non, je ne connais pas cet homme-là dont vous parlez."

Alors le coq chanta pour la seconde fois et Pierre se ressouvint de la parole que lui avait dite Jésus: "Avant que le coq chante deux fois, vous m'aurez renié trois fois." Il sortit et pleura amèrement.

Cette faute de Simon-Pierre est semblable à celle d'Adam et à celle d'Aaron. Adam, premier père et pontife du genre humain, non plus qu'Aaron, futur pontife du peuple juif, et Pierre futur pontife du peuple chrétien, ne pécha que par faiblesse; il ne crut ni n'enseigna l'erreur. Nous disons Pierre futur Pontife du peuple chrétien; car il ne l'était pas encore de présent, mais seulement désigné pour l'être. Il devait apprendre auparavant, par l'épreuve de sa propre faiblesse, à compatir aux faiblesses des autres, et à pardonner à leur repentir, comme Jésus pardonna au sien. (1)

Pierre pleura tout le vendredi, et depuis, chaque fois qu'il entendit le coq chanter, la tradition nous dit encore que ses larmes furent si abondantes, qu'elles creusèrent sur son visage de profonds sillons; il apprit ainsi aux chrétiens à pleurer, toute la vie, leurs péchés, même après en avoir obtenu le pardon.

L'Apôtre venait de faire la douloureuse expérience qu'il ne pouvait compter sur l'ardeur naturelle de l'amour qu'il portait à son Maître; que ce ne sont pas les efforts de la nature qui affermissent la charité et assurent la persévérance, mais la grâce de Dieu. Changé, et comme dit Bossuet, "devenu savant par sa chute," fortifié par sa pénitence et devenu invincible par l'humilité, il va être enfin définitivement établi le fondement de l'Eglise, et affermi pour jamais dans la foi, avec le soin d'y affermir les autres. Mais suivons les événements.

Le dimanche matin, Madeleine accourut de bonne heure annoncer aux Apôtres que Jésus était ressuscité et qu'elle avait vu les Anges au tombeau du Sauveur.

Pierre et Jean s'élançèrent aussitôt hors du cénacle, et dans leur empressement se mirent à courir vers le sépulchre. Jean, le plus jeune, arriva le premier, mais par déférence pour Pierre il n'y entra pas. Il appartenait au chef du Collège apostolique de constater le premier la résurrection du Fils de Dieu. Pierre entra dans le tombeau, et vit le linceuil et le suaire qui avait été mis sur la tête du Sauveur: le suaire était plié et placé à part; Jean entra à son tour, et vit les mêmes choses, et tous deux crurent à la résurrection.

Le même jour, Jésus apparut à Pierre, avant de se montrer aux Apôtres, l'assurant par cette préférence de son pardon, et le confirmant dans ses privilèges.

Vers la fin du mois suivant, Pierre et plusieurs Apôtres se trouvaient ensemble sur les bords du lac de Galilée; ils avaient repris leurs filets depuis la mort du Sauveur. Pierre dit à ses compagnons:

"Je vais aller pêcher."

Ils répondirent. "Nous allons aussi avec vous."

C'est toujours Pierre qui parle le premier. Ils entrèrent dans sa barque et de la nuit ils ne prirent rien.

Le matin, Jésus leur apparut sur le rivage, ils ne le reconnurent pas. "Enfants, leur dit-il, n'avez-vous rien à manger?"

— "Non, répondirent-ils."

— "Jetez le filet au côté droit de la barque, et vous trouverez du poisson."

Par complaisance pour celui qu'ils prenaient pour un étranger, ils jetèrent le filet qui se remplit tellement qu'ils ne pouvaient plus le tirer, ce que voyant, Jean dit à Pierre:

— "C'est le Seigneur."

Pierre aussitôt se jeta à l'eau pour arriver plus tôt à son Maître; les autres abordèrent, tirèrent à terre le filet qui contenait cent cinquante gros poissons, sans doute, de l'espèce encore aujourd'hui connue sur le lac de Tibériade, sous le nom de POISSON DE ST. PIERRE.

Le filet cependant ne s'était point rompu sous le poids de cette pêche. Les disciples prirent un de ces poissons, le firent rôtir, et Jésus en mangea avec eux.

Après le repas, le Sauveur dit à Pierre: "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci?"

— "Oui, Seigneur, répondit Pierre, avec empressement, mais cependant avec humilité, "vous savez que je vous aime."

Jésus lui dit: "Pais mes agneaux."

Puis de nouveau; "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?"

— "Oui, Seigneur."

— "Pais mes agneaux."

(1) Rorbacher, "Vies des Saints."

Et enfin une troisième fois: "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu."

Pierre fut attristé de cette troisième demande; il craignait que le Seigneur ne vit quelque chose de défectueux en lui, dont il ne s'apercevait pas, et il répondit humblement:

— "Seigneur, vous savez que je vous aime."

Cette triple confession effaça le triple reniement, et Jésus lui dit:

"Pais mes brebis."

C'était donc encore en faveur de la barque de Pierre que la mer avait été forcée de livrer sa proie: et ce qui donne à cette circonstance un caractère plus marqué, c'est qu'elle est immédiatement suivie de la mission que Jésus confie à Pierre de paître ses agneaux et ses brebis. C'est alors que la promesse faite après la première pêche miraculeuse reçoit sa consécration et son accomplissement. A la première époque l'humilité de Simon avait été récompensée par l'assurance de l'apostolat qui lui était réservé: l'amour et le repentir de Pierre sont couronnés, cette fois, par son élévation à la dignité de Prince des apôtres. (1)

Ainsi, dès le premier jour, en appelant le fils de Simon à sa suite, en changeant son nom, usage que les Papes imitent depuis 844, le Sauveur l'avait appelé au suprême pontificat, et la suite n'a été que le développement de ce premier privilège et une préparation à cette sublime dignité.

De là cette prédilection, cette préférence que Jésus témoigne à Pierre, en toute occasion: quand il choisit les douze, c'est lui qu'il nomme le premier, c'est lui qui, avec les deux fils de Zébédée, sera le témoin de ses plus grands miracles. Il montera avec Jésus sur le Thabor, il l'assistera à la résurrection de la fille de Zaïre, et au jardin des Olives, en voyant les tristesses du Fils de l'Homme, il pourra rendre témoignage à la vérité de son humanité, comme il le rendit à la vérité de sa divinité, après le miracle des pains.

Si Jésus enseigne le peuple, c'est de la barque de

Pierre, qu'il transforme en chaire de vérité et de salut. C'est de cette barque encore qu'il apaise la tempête, qu'il fait jeter le filet pour deux pêches miraculeuses.

Sous quelque figure qu'il considère l'Eglise sa future Epouse, Pierre se présente toujours à sa pensée comme le fondement et le chef de cette Jérusalem mystique. S'il la compare à un édifice, Céphas est le rocher inébranlable sur lequel elle sera assise; si elle se présente à sa pensée sous la figure d'un vaisseau, Pierre en est le pilote; sous celle d'une pêche miraculeuse, Pierre sera le pêcheur qui jette le filet à la mer et l'en retire plein de poissons.

S'il la préfère sous l'image d'un royaume, Pierre en porte les clefs, en ouvre, en ferme les portes, en garde et en dispense tous les trésors. S'il l'aime mieux sous celle d'un bercail, Pierre encore en est le Pasteur suprême qui paît et les agneaux et les brebis, et qui, pour cet emploi divin, a reçu la foi et l'humilité, et le zèle et le dévouement, et la confiance et l'amour.

La mission du Sauveur sur la terre touchait donc à son terme; le monde était lavé de ses crimes: une grande lumière avait brillé au milieu de ses ténèbres, l'œuvre de la Rédemption par le Christ était assurée pour les siècles; les fondements de l'Eglise étaient jetés, son Chef était investi de toute puissance, l'assistance divine lui était promise jusqu'à la fin des temps, tous ces éléments et ces ouvriers n'attendaient qu'un souffle vivifiant pour devenir l'Eglise vivante et immortelle et marcher. Jésus-Christ réserva cet acte créateur et consommateur à son Saint-Esprit. Réunissant une dernière fois ses apôtres sur le mont des Olives, il renouela la promesse de leur envoyer cet Esprit de lumière et de force, et les bénissant une dernière fois, et leur donnant les nations pour héritage, il s'envola dans les cieux, laissant entre les mains de Pierre, la conduite du vaisseau de son Eglise, pour le mener sans naufrage à travers les orages des siècles jusqu'au port de la bienheureuse éternité.

P. J. R.



QUEBEC.

"Un superbe bassin, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; une belle et large rivière; des rives bordés partout de rochers très-escarpés, parsemés

iei de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la pointe Lévis, du cap Diamant; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière de Montmorency, tout concourent, dit Malte-Brun, à donner à la ville de Québec un aspect imposant et vraiment

magnifique. La haute-ville est bâtie sur le cap Diamant, élevé de 345 pieds, tandis que la ville basse s'étend le long de l'eau au pied de la montagne. Les fortifications en font, conjointement avec sa situation naturelle, une place de guerre très-importante."

Fondée par les Français en 1608, prise par les Anglais en 1629, rendue par eux en 1632 et assiégée vainement en 1690 et 1711, cette ville soutint plusieurs sièges. En 1759, les Anglais s'en emparèrent, et par le traité de paix conclu en 1763, ils la gardèrent définitivement et s'engagèrent à ne jamais troubler les habitants dans l'exercice du culte catholique, alors dominant. C'est devant Québec que fut tué le général Montgommery, qui, à la tête des troupes anglo-américaines, était venu l'assiéger en 1776.

LE CHEMIN DU BONHEUR.

AVANT LE DÉPART.

(Suite.)

—Quoi ! M. Albert, s'écria Olympe, vous avez passé la nuit à la Maison-Grise ! Mais il n'y avait pas là de morte, je suppose, car nous avons rencontré hier mademoiselle Renée marchant dans la neige avec une prestesse et une vigueur tout à fait rassurantes.

— Il n'y avait en effet personne de malade à la Maison-Grise, mais mademoiselle de Marcellles allait, lorsque vous l'avez vue, soigner une vieille paysanne qui est morte dans ses bras. Je... me suis trouvé... par hasard assez près du lieu de la scène, et j'ai été appeler des fermiers pour veiller auprès du cadavre.

— Ah ! j'y suis enfin, je commence à comprendre, dit Olympe avec une inflexion moqueuse dans la voix. Seulement, je me vois forcée, monsieur Albert, de revenir un peu sur les louanges que je vous donnais tout à l'heure. Monsieur Maucroix ne brûle pas précisément d'un beau zèle philanthropique, mais il s'associe volontiers aux actes de bienfaisance pratiqués par une jeune vicomtesse aux cheveux noirs. Il n'y a rien de tel que les beaux yeux pour inspirer la charité chrétienne. C'est pour cela que, dans certaines églises, on confie la bourse de quêteuses aux paroissiennes les plus jolies. Le moyen n'est pas tout à fait neuf, mais il est toujours ingénieux.

— Avec cela, ma fille, c'est surtout fort attendrissant de voir une grande dame porter secours à une villageoise pauvre. Si des bourgeois comme nous le faisaient, cela ne se remarquerait pas, bien sûr. On dirait : "Elles font leur devoir. Les paysans les valent bien après tout." Mais on a beau avoir la bourse plate, on peut toujours se donner des airs quand on a un *de* devant son nom, et un vieil écusson rouillé à sa porte. Quoique monsieur Giraud, qui est ancien filateur, ne soit pas sorti plus que moi de la cuisse de Jupiter, monsieur Maucroix oublie volontiers cette parenté, fort respectable du reste, et fait tous ses efforts pour frayer avec la noblesse.

— Permettez, madame, dit Albert d'une voix où l'irritation commençait à se faire sentir ; c'est sur ce mot *noblesse* qu'il s'agit de nous entendre. Pour moi, il y en a de deux sortes : la noblesse de race, et la noblesse de cœur ; chez quelques personnes, la première seulement s'est conservée ; d'autres, assez nombreuses

malheureusement, n'ont jamais eu ni l'un ni l'autre de ces glorieux privilèges. C'est pour cela que je respecte d'autant plus les familles qui les possèdent toutes deux, et chez lesquelles la beauté de l'âme ajoute son prestige à l'ancienneté du nom.

— Vraiment, monsieur Albert, votre voyage en Poitou ne vous a pas été inutile ; vous y avez appris à dire de fort belles phrases, plus ronflantes que polies, je vous l'avouerai. Je ne sais pas seulement ce qu'en pensera monsieur votre oncle, qui a pour tous papiers de famille un bon portefeuille bien garni. C'est bien malheureux que monsieur Giraud n'ait pas pu trouver un marquisat derrière les métiers de sa filature et qu'il n'y ait ramassé qu'un pauvre petit million qu'il se proposait de vous offrir. Il changera peut-être d'idée, qui sait ? quand il verra que vous voulez du blason avant tout. Je ne sais vraiment pas ce qu'il dira de cette drôle de lubie.

— Je ne le sais pas non plus, madame, dit Albert en se levant ; mais je l'apprendrai bientôt, car je partirai pour Paris aujourd'hui ou demain. Veuillez donc, mesdames, agréer mes respectueux hommages et considérer notre entrevue de ce matin comme une visite d'adieu.

En disant ces mots, Albert salua madame Richer et sa fille avec la plus parfaite convenance, et, quittant la salle à manger, alla faire sa malle sans retard.

— Ne l'avais-je pas bien dit ? s'écria Olympe avec humeur aussitôt qu'il eut fermé la porte. Il est amoureux de cette mademoiselle de Marcellles, et c'est pour cela qu'il nous tourne le dos et s'en va à Paris. Oh ! la rusée vicomtesse sait ce qu'elle fait ! Elle aura lu dans les traités de morale chrétienne de monsieur son frère que la vertu trouve toujours sa récompense, et elle s'en va faire de la charité en plein vent quand elle est bien sûre de rencontrer un jeune niais qui ira droit s'engluier les ailes. Elle a raison sans doute, car son plan lui réussit.

— Ne te dépite donc pas, ma mignonne, reprit sa mère. Est-ce une si grande perte après tout que ce précieux Maucroix avec ses moustaches blondes et ses gilets blancs ? On trouve ses pareils à la douzaine. Un de perdu, dix de retrouvés. D'abord il nous reste monsieur Champion qui, selon moi, a bien son mérite. Et puis nous avons le procureur-général et le colonel, que j'ai vu à Niort et que j'attends ici sous peu ; deux hommes posés ceux-là, qui ont de la barbe au menton et de la considération dans le monde, et qui n'iront pas courir les champs à la suite d'une petite folle n'ayant pas le sou en poche, mais portant des girouettes blasonnées sur le toit de sa misérable bicoque.

— Oh ! pour monsieur Saturnin, maman, répliqua Olympe d'un air abattu, qui sait si je puis compter sur lui ? Est-ce que je ne les observais pas tous deux, lui et Albert Maucroix, depuis le jour de leur rencontre ? Je n'ai pas été dans le monde pour rien ; cependant, je savais comment m'y prendre pour paraître tantôt préférer celui-ci, tantôt favoriser celui-là. S'ils avaient été vraiment amoureux, n'auraient-ils pas été jaloux l'un de l'autre ? Eh bien ! non, tous deux paraissaient d'une bonne humeur, d'une tranquillité à faire envie ! Pas la moindre aigreur, pas le plus léger soupçon d'une haine rentrée ! Saturnin expliquait à monsieur Maucroix les curiosités de la province, et celui-ci lui donnait des conseils sur la coupe de ses paletots. N'est-ce pas humiliaant pour moi, dis ? Avoir tenu pendant deux mois

et demi deux rivaux sous le même toit, avoir été gracieuse pour l'un et pour l'autre, tout cela sans les faire un instant sortir de leur caractère, sans entrevoir l'ombre d'une querelle ou d'une provocation !

— Bah ! crois-tu que monsieur Champion serait assez bête pour aller se couper la gorge avec un blanc-bec sans cervelle et sans argent ? Non, non, ma fille ; un homme prudent et bien avisé, qui a de bonnes rentes et qui est dans le commerce, ne commet pas de pareilles folies. Je connais mieux que toi monsieur Saturnin ; c'est un homme qui ira loin ; je te l'ai toujours prédit, et j'ajoute malgré ta mine découragée, qu'il ne tiendra qu'à toi de l'accompagner, et de devenir une des grosses têtes du département. Il n'est pas amoureux comme un poète et il se consolerait de te perdre ; mais tu fais son affaire et tu peux compter sur lui ; je te le répète.

Et, sur cette assurance consolante, madame Richer quitta la salle à manger pour aller faire une tournée dans son parc, tandis qu'Olympe, restée seule, jeta un regard au miroir en se demandant comment Albert avait pu ne pas apprécier des yeux si vifs et un si provocant sourire.

Pendant ce temps, Albert avait terminé ses préparatifs. Il appela un garçon d'écurie et le pria de porter sa malle à l'auberge du père Chavot. Pour lui, il se dirigea, à pied vers la Maison-Grise. Comme il était ému en marchant ! comme son cœur bondissait de joie et de regrets, de crainte et d'espérance ! C'était en même temps une visite d'adieu. Il ne verrait plus les yeux noirs de la jeune fille lui inspirer le courage et la foi, son calme sourire le ranimer aux heures d'abattement et de solitude. C'était bien loin d'elle, à Paris, dans la foule, qu'il fallait aller la conquérir, par le travail et la pauvreté. N'importe ; Albert voyait le but maintenant, et il y marchait d'un pas aussi ferme que l'oncle Giraud l'avait fait jadis, lorsqu'à vingt-cinq ans, pauvre contre-maître de filature, il s'était juré de devenir riche envers et contre tous. Il l'était devenu. Le but était différent, mais la tenacité était la même : celui-là réussit qui sait attendre et persévérer.

Lorsque le vicomte de Marelles vit entrer Albert dans la salle, il alla à lui et lui tendit la main : " J'ai causé avec ma fille, lui dit-il ; elle ne repousse pas votre demande, seulement elle ne voudrait pas devenir une cause de désunion entre vous et le seul parent qui vous reste. Que pensez-vous faire maintenant ?

— Aller à Paris, dit Albert résolument. Ce soir je serai en chemin ; d'ici à quelques jours, je vous aurai fait connaître la décision de mon oncle, mais la mienne, monsieur, est irrévocable. Seulement il me faudra quelques années peut-être pour la faire triompher. Ne vous lasserez-vous point de ce délai et retrouverai-je Renée libre à mon retour ?

— Nous sommes trop pauvres pour que vous ayez beaucoup de rivaux à craindre, monsieur Maucroix, dit le vicomte avec un triste sourire. D'ailleurs, quand Renée vous aura donné sa parole, rien ne pourra la lui faire rétracter. Dans notre famille on est fidèle à son serment. Seulement, je vous en supplie, ne vous engagez pas, si vous n'êtes pas sûr de vous-même, sûr de pouvoir supporter la misère, le travail et l'attente. Épargnez à ma fille un désenchantement qui détruirait la paix de son cœur et qui briserait le mien.

— Monsieur le vicomte, cessez de douter et de crain-

dre, dit Albert avec résolution. Ce n'est pas à Renée que je fais un sacrifice en renonçant à un mariage qui ne satisferait aucun des besoins de mon cœur, à une fortune que je devrais acheter au prix de mon indépendance. C'est ma conscience et ma dignité d'homme qui protestent contre ce trafic, qui se révoltent contre cet abaissement ; c'est pour leur obéir que je commencerai, seul et courageux, l'édifice de ma fortune, qui sera partagée un jour par la seule femme que je puis aimer.

— Dieu fasse que vous puissiez persévérer et que les épreuves ne soient pas trop rudes ! dit le vicomte avec un soupir. Mais si vous partez ce soir, vous avez peut-être bien des choses à dire à Renée, car vous ne la verrez pas de longtemps ; elle est au jardin, mon enfant, allez-y.

Albert descendit les degrés croulants et s'avança sur la pelouse. Renée y était, assise sur un tronc d'arbre renversé, le dos appuyé au piédestal de la Diane de marbre qui avançait son bras blanc au-dessus de la tête de la jeune fille, comme pour la protéger. Le feuillage sombre du lierre courant autour de la statue formait un encadrement splendide au doux visage de Renée. Albert admira surtout le mélange de fermeté et de noblesse qui se faisait remarquer sur ses beaux traits un peu pâlis, sur ce profil fin et accentué, mais charmant de grâce féminine. La jeune fille tenait son ouvrage et ne l'entendait pas marcher dans le gazon. Ils s'approchèrent doucement et vint s'asseoir aussi sur le tronc d'arbre.

— Renée, dit-il en tendant la main à la jeune fille, votre père m'a envoyé près de vous. Hélas ! il me reste quelques heures à peine pour vous voir et vous conter mes rêves. Il faut que je parte ce soir pour Paris. Est-ce que votre pensée m'y suivra ?

— Oui, dit la jeune fille avec candeur. Je ne pourrais pas oublier que vous êtes venu à moi qui suis pauvre et isolée, que vous ne vous êtes pas effrayé de notre vieux toit en ruines, et qu'ainsi maintenant, outre mon père et Gabriel, il y a encore quelqu'un qui a bien voulu m'aimer. Seulement je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, et je ne voudrais pas, à cause de moi, vous voir subir des épreuves trop longues ou trop cruelles. La résignation et la patience me sont bien faciles, à moi, qui ai dû les apprendre et les pratiquer dès l'enfance, à moi, qui ne connais rien des tentations du monde, et qui ai grandi, protégée par le noble cœur de mon père et par l'âme pure de Gabriel. Mais vous êtes homme, vous êtes jeune, vous avez été indépendant jusqu'ici. La pauvreté vous semblera bien rude peut-être. Eh bien ! si elle vous lasse un jour, n'ayez pas de fausse honte, ne vous obstinez pas à tenter le sort. Écrivez-moi toujours ce que vous penserez, ce que vous aurez résolu. Si la nécessité vous force à m'oublier et à changer de route, je ne vous en voudrai pas, je me dirai : " Il était généreux et sincère, il m'a aimée : ce n'est pas sa faute si la lutte était rude et si les forces lui ont manqué ! "

— Vous me dites à peu près ce que votre père m'a dit avant vous. Je vous répondrai comme à lui : c'est pour ma dignité d'homme, c'est pour mon bonheur d'époux que je vais souffrir et travailler ; de tels motifs sont assez puissants pour faire aimer la souffrance et le travail.

— Avant tout, tâchez de ne pas irriter votre oncle, je vous en conjure. Combien je serais malheureuse si je savais qu'à cause de moi, il vous repousse et vous maudit !

— Je ne veux pas vous tromper, Renée ; je ne pense pas qu'il en puisse être autrement. Mon oncle est tenace dans ses idées ; il avait formé de beaux plans pour moi et ne me pardonnera pas de les renverser. Mais je ne puis pas sacrifier aux exigences de mon oncle le repos et le bonheur de ma vie ; je ne troquerai pas contre un château mon indépendance et ma dignité. Un jour viendra peut-être où il comprendra mes motifs et saura les apprécier. Priez pour notre bonheur, Renée, jusqu'à ce que ce jour soit venu !

— Oh ! oui, dit la jeune fille avec émotion ; je prierai ! Autrement, que pourrais-je faire, moi qui penserai sans cesse à vos luttes et à vos épreuves sans qu'il me soit donné de les partager et de les adoucir. Et vous, ne prierez-vous pas ? Savez-vous comment on prie !

— Je ne le savais pas, dit Albert sérieux, mais hier soir vous me l'avez enseigné. Et je pourrais pareil à Dieu à présent, car je comprends tout ce qui est sublime maintenant que je vous aime. Oui, Renée, je suis chrétien.

— Je crois en vous, et j'espère, dit Renée avec un rayon de joie dans les yeux. Quand nous allons être seuls, mon père et moi, dans notre grande maison déserte, nous nous retrouverons tous unis par la prière, au pied du grand crucifix, et vous reviendrez un jour peut-être vous y agenouiller avec nous !

— Et d'ici là, vous ne m'oublierez pas, Renée ? Et je vous retrouverai fidèle à notre amour naissant, à nos vieux souvenirs ? dit le jeune homme.

— Oui, répondit-elle avec émotion, je m'attacherai à votre souvenir comme le lierre à cette statue. Ce n'est pas dans la solitude qu'on oublie. Albert, ayez la force ; moi, j'ai la constance. C'est là notre rôle à tous deux.

— Enfin Albert, après un adieu plein d'amertume, vit disparaître le toit de la Maison-Grise et regagna la route de Paris.

ETIENNE MARCEL.

(A continuer.)

Les suites d'une adoption.

Les fanfares militaires sonnaient la retraite, et les cloches de la cathédrale d'Auch appelaient les fidèles à la prière.

La classe venait de finir : maîtres et écoliers avaient poussé ensemble un soupir de satisfaction et se disposaient allègrement à aller respirer dehors un air plus pur.

Il faisait une de ces belles et tièdes soirées de printemps. Les enfants jouaient dans les rues et faisaient retentir l'air de leurs cris joyeux.

A cette heure tout était vie et animation dans la ville. Sans se laisser distraire par le mouvement qui se faisait autour de lui, un jeune garçon, d'une douzaine d'années, marchait à pas précipités. Il tenait à la main des livres de classe soigneusement attachés avec une courroie. C'était plaisir de le voir descendre en courant les poussettes.

On appelle ainsi des escaliers fort raides et fort glissants qui servent de communication entre la ville haute et la ville basse. Bâtie en amphithéâtre, Auch présente de loin un assez joli coup-d'œil. Sa situation est plus pittoresque que commode.

L'écolier ne semblait nullement gêné par les difficultés du trajet. Après être descendu pendant longtemps,

il se trouva enfin sur un terrain uni. En passant près du mur d'un jardin, il cueillit une branche de lilas qui pendait en dehors, reprit sa marche en chantonnant et arriva dans une petite ruelle.

Une boutique de nouveautés en faisait le principal ornement : ce fut là que le jeune garçon s'arrêta.

Presque en même temps, une petite fille de six à sept ans entra dans la ruelle par le côté opposé, son panier au bras. Elle aussi venait de passer sa journée en classe, au couvent des Ursulines.

L'écolier ne fit qu'un bond vers elle. Il lui donna les fleurs qu'il avait cueillies à son intention, la déchargea de son panier, et, se tenant par la main, les deux enfants entrèrent dans la boutique.

Au comptoir, une femme d'une trentaine d'années était assise. Elle promenait un regard satisfait sur les marchandises empilées et rangées en bon ordre. Les enfants coururent à elle. En échange de leurs caresses, ils requèrent un baiser pas bien tendre, la fillette surtout. Ils ne semblèrent même pas le remarquer, et s'installèrent sur le seuil du magasin.

Ils formaient ainsi un joli tableau, joli peut-être par le contraste qui existait entre eux.

La petite fille, d'une beauté idéale, aurait fait les délices d'un peintre. Seulement, il lui eût probablement été difficile de rendre exactement le velouté et l'éclat de ses grands yeux bruns frangés de longs cils noirs, la riche teinte de ses cheveux fins et soyeux, et la finesse incroyable de son teint. Son front large et élevé avait la blancheur de l'ivoire. Dans toute la ville, on la citait comme une merveille.

Le garçon, au contraire, pâle, chétif, était trouvé fort laid. Tous ses mouvements étaient gauches et disgracieux. Cependant, il y avait en lui quelque chose qui attirait le regard. Une rare expression de bonté était répandue sur cette physionomie enfantine, une vive intelligence rayonnait parfois dans ses yeux et illuminait son visage pensif. Il avait conscience de sa laideur, se l'exagérait même, et cela le rendait timide. Il fréquentait peu ses camarades, qui le plaisantaient et l'accusaient de jouer à la poupée avec sa petite compagne. Ces moqueries le faisaient rougir et pleurer de colère, mais il les oubliait en rentrant chez lui et ne pensait qu'à amuser la jolie Marthe.

Ce soir-là, il se mit à tresser un panier de jone, dont elle avait envie depuis longtemps. La petite fille ne se possédait pas de joie.

Les deux enfants étaient si absorbés, l'un dans son travail et l'autre dans son admiration, qu'ils n'entendirent pas l'annonce du souper qui leur était donnée par la voix glapissante de la marchande.

— Tu mériterais une taloche, Édouard, dit-elle enfin en venant les chercher. C'est une honte de me faire égosiller ainsi. Grand fainéant, qui se met à jouer plutôt que d'étudier ses leçons pour demain !

— Mais, maman, j'ai bien travaillé aujourd'hui, répondit-il d'une voix soumise. Je finissais à présent un panier pour Marthe, qui...

— Marthe ! Marthe ! toujours la même chanson ! Ce ne sera pas Marthe qui te donnera un état plus tard. Crois-tu que ce soit pour que tu fasses des paniers à Marthe que ton père passe toute la sainte journée sur les routes à la rage du soleil ? Si cela continue, je mettrai la petite, pensionnaire au couvent.

Cette menace, déjà faite bien des fois, était toujours

un sûr moyen pour terrifier les deux enfants. De grosses larmes s'amassèrent dans leurs yeux.

—Allons ! pas de pleurnicheries ! dit la marchande. Soupçons vite, et puis que Marthe aille au lit.

—Edouard viendra-t-il me finir mon histoire ? demanda la petite fille d'une voix suppliante.

Cette permission, refusée d'abord, fut enfin accordée.

Une heure après, Marthe dormait la main dans celle d'Edouard, qui, assis auprès de son lit, venait de lui raconter les aventures merveilleuses de *Peau-d'Ane*.

—Ah ! avait dit la fillette en fermant les yeux, quel bonheur si un jour je pouvais avoir de belles robes comme la princesse !

En suivant la route qui va d'Auch à Lectoure, le voyageur apercevait dans le loin, sur une colline peu élevée, un château imposant, dont les massifs de fleurs et les longues et belles allées faisaient l'admiration des visiteurs. Cette demeure seigneuriale appartenait à M. Derlac, riche armateur de Bordeaux. Il y avait réuni tout ce que l'art et la fortune peuvent donner.

Quelquefois son élégante jeune femme apparaissait dans la ville d'Auch, et faisait pâlir d'envie depuis la grande dame jusqu'à la simple ouvrière.

Il n'était bruit que d'elle dans tout le département.

Cependant cette femme si enviée n'était pas heureuse. Mariée depuis dix ans, elle n'avait pas d'enfants. Elle en éprouvait un amer et continu chagrin. Blasée sur tout, le monde lui paraissait vide et monotone.

Pour se distraire et secouer sa tristesse, elle voyageait, satisfaisait ses fantaisies les plus coûteuses, et retombait toujours dans sa mélancolie habituelle.

Elle avait auprès d'elle une femme de chambre qui l'avait élevée. Quelquefois, pour amener un sourire sur les lèvres de sa maîtresse, Adèle appelait les can-can à son aide. Ils lui aidaient à faire passer les longues heures employées à la toilette.

Souvent M^{me} Derlac provoquait elle-même ces comérages, qui alimentent les conversations des petites villes.

—Avez-vous été à Auch, Adèle ? demandait-elle un jour. Qu'y a-t-il de nouveau ?

—Oh ! madame, on ne parle que du bal que l'on donnera à la préfecture pour le mariage de la demoiselle. M^{me} la préfète a fait venir de Paris un turban avec un oiseau de paradis. On dit que la queue est longue comme mon bras.

M^{me} Derlac se mit à rire.

Encouragée par ce succès, la femme de chambre reprit :

—Et la femme de l'aide-de-camp du général aura une robe merveilleuse, assure-t-on. Pour que personne ne la voie avant le bal, on la fait faire par une ouvrière à la journée, à qui l'on promet la pratique si elle garde un secret absolu. On m'a fait voir aussi dans un magasin une espèce de pelisse pour une de ces dames qui ne danse pas. C'était en satin vert garni de cygne.

—Dans cette saison ? mais elle mourra de chaleur ! dit M^{me} Derlac, qui prenait plaisir à se moquer un peu. Vrai, ma pauvre Adèle ! je crois que tu inventes.

Mais Adèle se récria et passa en revue toutes les toilettes.

—Je vous assure, madame, ajouta-t-elle, que cette fête a fait vendre beaucoup. On m'a assuré que chez Mécla on a vendu trente mètres de mousseline.

—Qu'est-ce, Mécla ?

—Comment ! madame ne se souvient plus de la boutique qui est dans la rue du Pont-du-Gers, là où il y a cette belle petite fille que madame a tant admirée l'autre jour ?

—Ah ! oui, dit M^{me} Derlac en soupirant, tandis que le sourire s'effaçait de ses lèvres et que sa physionomie reprenait son air de tristesse. Quel amour d'enfant ! comme sa mère doit l'aimer et en être fière !

—Mais la pauvre petite n'a pas de mère ! Mécla est son oncle. Ça ne faisait pas trop l'affaire de sa femme, quand il a pris l'enfant à la mort de ses parents. Elle est avare comme tout. Il est vrai qu'ils ne sont pas riches ; mais ils n'ont qu'un garçon, qui n'est pas beau, par exemple. Mécla veut en faire un savant ; il n'aurait pas, je crois, la santé pour être autre chose. Seulement, je ne sais pas trop si l'argent ne manquera pas : la femme Mécla dit à qui veut l'entendre, qu'il est bien désagréable de falloir gagner pour élever deux enfants quand le bon Dieu ne vous en a envoyé qu'un.

Madame Derlac était songeuse. Adèle parla longtemps sans être interrompue.

Les aboiements joyeux des chiens retentirent dans la cour. Le maître du logis revenait de la chasse.

—Adèle, dit brusquement M^{me} Derlac, allez prier monsieur de venir ici.

La conférence fut longue. Un domestique, appelé par un violent coup de sonnette, constata que madame avait l'air d'avoir pleuré. Il reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Auch et d'aller remettre une lettre qu'on lui donna.

Cette lettre était adressée à M^{me} Mécla.

Grand fut l'étonnement de la marchande en recevant le billet de M^{me} Derlac, qui la pria de vouloir bien se rendre au château le plus tôt possible pour y traiter d'une affaire importante. Uniquement occupée de son négoce, M^{me} Mécla se mit l'esprit à la torture pour tâcher de deviner quelle commande pourrait lui faire l'élégante femme de l'armateur. Déjà elle voyait son magasin mis à la mode et roulait dans sa pensée bien des projets ambitieux. Elle eut voulu partir tout de suite ; mais son mari était absent : il fallait l'attendre. Le domestique repartit avec la promesse formelle que la journée du lendemain serait destinée à la visite au château.

Le lendemain se trouvant être un dimanche, M^{me} Mécla revêtit sa plus fraîche toilette et se mit en route, laissant les deux enfants à la garde de son mari, dont la curiosité était bien éveillée aussi.

Ce ne fut qu'assez tard dans la journée que la marchande revint chez elle. Toutes les voisines s'étaient groupées sur leurs portes pour la voir descendre de la voiture de l'armateur. Sans rien répondre à personne, elle entra précipitamment dans la maison. Une visible préoccupation se lisait sur son front.

—J'ai à te parler, dit-elle à son mari, en renvoyant avec brusquerie les deux enfants, qui l'avaient suivie. Il s'agit d'un bel avenir pour Marthe, ajouta-t-elle plus bas.

Dès qu'ils furent seuls, la marchande commença son récit.

—Imagine-toi, dit-elle à son mari, qu'à peine arrivée au château, on m'a conduit vers M^{me} Derlac. Ah ! mon pauvre homme, que c'est beau chez ces gens-là ! que d'argent ils doivent dépenser ! Madame m'attendait. Elle a été bien gracieuse pour moi. Elle m'a

fait servir à déjeuner. Elle, qu'on accuse d'être orgueilleuse, ne l'est pas du tout. Elle s'est assise à mes côtés et m'a parlé tout de suite de la petite, de sa beauté, de sa gentillesse; enfin, que sais-je? Et puis, à la fin, elle a demandé si nous consentirions à la lui donner, mais tout à fait. Je t'avoue que, dans le premier moment, tout mon sang n'a fait qu'un tour: je n'avais pas envie de refuser, mais l'étonnement me clouait la langue. Et toujours madame insistait sur les grands avantages que nous aurions à ne plus avoir l'enfant à notre charge. Et puis elle offre aussi de nous aider à bien faire élever notre garçon. Seulement elle exige, comme de juste, que la petite soit entièrement à eux.

— Ma foi, je trouve que c'est raisonnable: nous ne pouvons pas espérer qu'une fois qu'elle en aura fait une belle demoiselle, sa fille, quoi! elle lui laissera voir de petites gens comme nous. Eh bien! qu'en dis-tu, Mécla? Tu as l'air tout hébété!

En effet, le visage du marchand s'était assombri. Il lui était pénible d'abandonner la fille de sa sœur, de se résoudre à n'être plus que des étrangers pour elle. Sa fierté se révoltait de la clause que mettait la riche famille à l'adoption de sa nièce; son bon sens lui disait que ces sortes de marchés ne doivent pas se conclure, qu'il ne faut pas changer l'ordre établi par Dieu. Mais, d'un autre côté, l'intérêt parlait bien haut. Mécla voyait les avantages réels qui résulteraient pour les siens de son acception: ils pourraient vivre, plus à l'aise; Marthe aurait une position brillante; Édouard continuerait ses études. Et plus tard, qui sait si les deux enfants ne se ressouviendraient plus de l'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre, si la riche héritière ne voudrait pas partager avec son cousin la fortune que lui donneraient ses protecteurs?

Toutes ces pensées se pressaient dans la tête de l'honnête négociant, et il était indécis. Comme toujours, la volonté ferme de sa femme triompha de ses hésitations.

Ils discutèrent pourtant encore longtemps.

— Et Édouard, dit enfin le marchand, que dira-t-il de tout ça?

— Bien sûr, il va pousser les hauts cris. Mais le chagrin lui passera. Et vrai, quoique je redoute pour lui le premier moment, parce qu'il est si délicat, je crois que le départ de la petite lui sera utile. Il ne la quitte pas plus que son ombre. Jamais il ne joue avec les autres garçons, qui se moquent de lui; une fois seul, il ira avec eux: ça le fortifiera, il deviendra plus homme.

Il fut décidé que l'on conduirait Marthe au château, sans la prévenir d'avance, pour éviter l'émotion des adieux.

La petite fille bondit de joie le jour suivant, en apprenant qu'au lieu d'aller en classe elle ferait une belle promenade en voiture. Édouard vit faire les préparatifs du départ sans éprouver la moindre jalousie. Il s'étonnait seulement que sa mère quittât le magasin un jour de semaine: jamais pareille chose n'était arrivée.

Marthe ne tenait pas en place. Elle eut bien voulu avoir Édouard pour compagnon; mais on lui dit que ce n'était pas possible, et la perspective du plaisir qu'elle se promettait dissipa bien vite son désappointement.

— Pourquoi pleures-tu, petit oncle? demanda l'enfant à Mécla, qui l'avait embrassée à plusieurs reprises.

— Sotte, lui répondit-il en se retournant rapidement, tu m'as mis une de tes longues boucles de cheveux dans l'œil.

En se rendant à l'école, Édouard éprouvait un vague sentiment de tristesse. Lui aussi avait remarqué l'émotion extraordinaire de son père. Pourquoi avait-on mis à sa cousine sa toilette des dimanches? se demandait-il; pourquoi sa mère avait-elle tant tenu à faire la promenade ce jour-là même, seule avec Marthe? Sûrement, on lui cachait quelque chose, mais quoi?

Son travail se ressentait de sa préoccupation. Souvent le maître eut besoin de le rappeler à l'ordre; mais Édouard, si désireux ordinairement d'éviter la plus légère réprimande, paraissait alors complètement indifférent. Son attention tout entière était fixée sur la marche d'un rayon de soleil. Il comptait ainsi les heures qui s'écoulaient, et qui jamais ne lui avaient paru plus longues.

Enfin, l'ombre se fit. Le maître frappa sur son livre, les pupitres se fermèrent, et le premier de tous les écoliers, Édouard s'élança dans la rue.

Lorsqu'il entra dans la boutique, sa mère était à sa place ordinaire et son père fumait tranquillement devant sa porte. Tout était dans le même état que d'habitude, et cependant le jeune garçon se sentit froid au cœur.

— Où est Marthe? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme. Il avait envie de pleurer, et en était honteux.

— Comme c'est aimable à toi, lui dit sa mère, de ne pas penser à moi d'abord!

Il l'embrassa et refit la même question.

— Eh bien! elle n'est pas ici. Je l'ai laissée à la campagne chez des personnes qui veulent la garder.

Elle dit ces paroles à la hâte et sans fixer les yeux sur l'enfant. Le marchand s'était éloigné.

— Et quand reviendra-t-elle?

— Ah! ma foi, un jour ou l'autre. Je n'en sais rien. Pas de si tôt probablement. Elle est mieux là où elle est qu'ici.

Édouard alors ne put plus contenir son chagrin. Ses pleurs coulèrent avec abondance. Des sanglots convulsifs soulevèrent sa poitrine. Sa mère voulut le raisonner; mais l'enfant la quitta brusquement, courut se jeter sur son lit, et y resta sans vouloir prendre aucune nourriture. Effrayé de ce désespoir, Mécla fut tenté d'aller redemander sa nièce; mais sa femme s'y opposa.

— Ne crois-tu pas qu'il va en mourir? lui dit-elle. Laisse faire. Il se consolera. Plus tard, quand il sera plus raisonnable, il nous remerciera. M. Derlac m'a encore bien répété qu'il voulait nous aider à faire bien élever notre garçon. Nous serions trop bêtes de ne pas profiter de sa bonne volonté. C'est une fière chance que nous avons eue.

Et tous les voisins répétaient aussi: Quelle chance ils ont, ces Mécla!

DOROTHÉE DE BODEN.

(A continuer.)